

L'URBANISME PAR LE HAUT

PAUL ARDENNE

169

Urbaniser n'est pas chose facile. Que l'on parle, au-delà de la sémantique et des tensions qu'elle révèle, d'« urbanisme », d'*advocacy planning* ou encore d'*urban design*, tout architecte-urbaniste doit tenir compte de deux données incontournables. D'une part, en matière d'élaboration urbaine, l'heure n'est plus aux programmes *ex nihilo* – la ville est là, offerte en héritage, plus que comme projet. Cette ville héritée, d'autre part, est toujours peu ou prou inadaptée aux besoins de ses usagers – son imperfection impose d'office à l'architecte-urbaniste d'œuvrer en correction. L'impératif, pour ce dernier, est de « faire avec » pour faire mieux, si possible.

Nécessaire réactualisation du vieil urbanisme « régularisateur », dont Haussmann fut, à son heure, le champion ? Peut-être. L'urbaniste reprend-il en main, pour l'améliorer, la ville existante – une ville en large partie inamovible –, c'est dorénavant sans pouvoir espérer sa refonte radicale. Sauf rares exceptions¹, pas question de courber le « déjà-là » urbain sous un programme niveleur. Un constat appelant sur lui la péremption de l'urbanisme ? Sa réforme, plutôt. Il s'agit toujours, urbaniste, d'éviter au citoyen les « tortures » que lui inflige la ville mal fichue, comme le conseillait Idefonso Cerdà, le rénovateur de Barcelone. L'urbanisme, simplement, doit être repensé, requalifié, humanisé surtout, faute que les villes de ce début de XXI^e siècle soient parfaites.

L'ambition de FGP, lorsque se constitue, en 2004, ce trio d'architectes-urbanistes, est d'abord « désurbanistique ». Désurbaniser ? Le sens de ce néologisme est explicite : corriger us et coutumes en matière d'urbanisme dominant. On se souvient des « désurbanistes » soviétiques, engagés dans un bras de fer impitoyable avec les vieilles conceptions urbaines de leur temps. On verra en FGP, dans un même esprit, un collectif de combat mais adapté, celui-ci, au XXI^e siècle, que marque le développement désordonné du fait urbain global. Des stratégies de la requalification urbaine harmonieuse.

1. La conception, devenue rare, de « villes nouvelles », ou encore la reconstruction de larges quartiers de certaines mégalo-poles du monde extra-occidental, devenus insalubres (Pékin ou Shanghai, par exemple).

Une structure synergique

Trois membres actifs, tous trois architectes, basés à Paris : Jacques Ferrier (« F »), Philippe Gazeau (« G »), Louis Paillard (« P »). Tous suivent jusqu'en 2004 un itinéraire séparé, plutôt brillant, semé de distinctions et de récompenses. Cet itinéraire, pour chacun, débute au tournant des années 1980-1990, moment de crise aiguë, tout à la fois, de l'architecture et de l'urbanisme. Quel est alors, dans ces domaines, le « problème » ? L'échec du modernisme, d'abord, qui voit mis au rancart les « grands ensembles » (officiellement bannis, en France, depuis 1973, par décret ministériel ²) et le système d'aménagement du territoire qui leur est lié, moins humaniste que technocratique-bureaucratique. Le triomphe vulgaire du postmodernisme, également, qui ne satisfait que les passéistes, historicistes en diable, fanatiques de l'art et des proportions urbaines gréco-romaines ou néo-classiques. L'avènement, encore, de nouvelles écritures dites « déconstructivistes », qui prennent en termes de conception de bâtiments ou d'espaces urbanisés le parti de la configuration aléatoire, de l'éclatement des formes et des structures, avec ce résultat, une architecture déconceptualisée, un urbanisme du « délire ». Le doute général qui s'est emparé de l'architecture et de l'urbanisme, enfin, tiraillés l'un et l'autre entre de multiples points de vue plus anesthésiants que productifs.

Période complexe, pour le moins, dont les contradictions ne peuvent qu'interpeller trois jeunes architectes observateurs et curieux, peu portés toutefois à s'affilier sans s'informer, et plus pyrrhoniens que militants de causes perdues ou improbables. Ferrier, Gazeau, Paillard dressent chacun de leur côté un identique constat : à l'intensité des débats théoriques, opportune mais trop souvent casuistique, tournant en rond, répond l'état concret, plutôt désastreux, de l'architecture et de l'urbanisme. Architecture et urbanisme, dont on discute à l'infini (qui doit faire quoi ?, l'architecture doit-elle naître de l'urbanisme ou l'inverse ?...), vivent une tension qui n'est pas alors que de pure forme. L'urbanisation, avec la fin du XX^e siècle, a explosé, notamment dans les pays du Tiers Monde, les mégapoles s'étendent à présent de manière tentaculaire et ingérable, les statistiques environnementales s'affolent, dans le sens du pire, tout se passant comme si la maîtrise du développement urbain avait été perdue, et le souci du « bien vivre en ville », coupablement négligé. Au XIX^e siècle, Londres met cinquante ans pour passer de un à quatre millions d'habitants. Il faut vingt ans à peine, un siècle plus tard, pour que Shenzhen, près de la Rivière de Perles, passe du statut de village de pêcheurs à une conurbation géante de sept millions d'âmes. Avec le *background* que l'on devine, caractéristique de cette « cité instantanée » : une hyper-densification du bâti, le mal-logement, la pollution, l'uniformité esthétique... La ville « globale » n'est pas seulement un monstre de performances, dans le sens hyperbolique. C'est aussi un indicateur, celui de l'échec patent, conjoint, du tandem architecture-

2. Circulaire ministérielle d'Albin Chalandon, 21 mars 1973.

urbanisme.

Le trio Ferrier-Gazeau-Paillard intronise en 2005 « FGP », structure d'architecture-urbanisme tricéphale née d'une patiente phase de réflexion et de maturation. Autour de 2000, les trois architectes se sont déjà rencontrés de manière informelle, lors de séminaires de réflexion, avec d'autres professionnels de leur génération (Ibos et Vitard, Manuelle Gautrand, Marc Mimram, Jakob et McFarlane...). Succède à cette phase de *brainstorming* élargi le désir d'une alliance concrète, bientôt scellée autour du principe d'une structure collective de type « laboratoire ». Chaque membre de FGP, alors bien établi dans ses meubles et dans sa carrière, conserve son agence, son identité, sa stratégie. Il peut arriver cependant que certains projets, certains concours, par leur ambition ou par leur caractère expérimental, requièrent l'union formelle, de façon transitoire. L'union, qui peut faire la force, comme dit le dicton populaire, permet surtout une approche élargie de chaque projet ou concours, plus « problématisée » parce que méditée en commun, moins systématiquement individualiste. Le travail collectif a aussi pour vertu de remettre en cause approches, convictions et autres *gimmicks* de chacun des protagonistes engagés, dans le sens de la confrontation, de l'évaluation commune, de l'échange éventuel, de la critique enfin. Partage et don des compétences, mise à distance de l'emphase, maladie traditionnelle de l'architecte-urbaniste toujours tenté par le grand geste autiste et hyperpersonnalisé, plus l'envie de « jouer » ensemble, de mener une partie à plusieurs : tel est génériquement parlant l'esprit FGP. Dans ce « *Think Tank* », comme l'on dit dans les années 2000 pour qualifier les structures de type regroupements conceptuels offensifs, le principe de la concurrence génère une synergie entre les parties, non leur isolement.

Trio

Ferrier-Gazeau-Paillard. Sainte trinité que celle-là ? Pas vraiment. Chacun des protagonistes de FGP, à l'exception d'une même tranche d'histoire, partage plutôt peu de choses en matière de conception architecturale.

Jacques Ferrier a fait ses premières armes à Londres, chez Norman Foster. Il affiche avec ferveur sa culture des « choses utiles », selon ses propres termes. L'architecture qu'il fait sortir de terre depuis vingt ans, nourrie d'esprit *high tech*, puise volontiers dans le vocabulaire des formes industrielles, du Meccano et de l'ingénierie prospective. Philippe Gazeau est un architecte contextuel que ses références canoniques, inclinant du côté de la Maison de verre de Chareau, ce sommet de subtilité technique et plastique, placent dans le champ de la quête de l'harmonie sociale et domestique. Élégance, adaptation, confort, la griffe Gazeau est celle de l'hétérogénéité gratifiante, toujours contextualisée avec à-propos : jamais le même bâtiment mais toujours

une même justesse de ton. Quant à Louis Paillard, membre plusieurs années durant du collectif Périphériques (qu'il quitte en 2003, pour créer sa propre agence), sa conception à la fois expérimentale et incarnée de l'architecture en fait un créateur paradoxal, épris de théorie (il animera un temps la revue *IN-EX*) et de vitalisme. Paillard conçoit ses bâtiments comme des objets nerveux, deleuziens, l'intensité (du plan, de l'aménagement, des couleurs...) en est le maître mot, l'inattendu tout autant, prompts à susciter désir et séduction.

Trois individualités, trois signatures que la logique, au regard du moins de leurs inflexions architecturales respectives, n'eût pas *de facto* mariés. À l'arrivée pourtant, un trio détonant mais dont chaque élément soutient et se fait fort de relancer efficacement les deux autres, non d'ailleurs toujours dans la sérénité. Où Ferrier invoque l'optimum techno-écologique, Gazeau souscrit plus volontiers au principe de la beauté juste et Paillard, à celui de l'énergie vitale impulsée jusqu'au cœur du projet. Qu'à cela ne tienne, un accord est possible, qui relève de la synthèse, et non du compromis négocié par défaut. Une donnée domine ici toutes les autres, et joue comme élément fédérateur : le bâtiment selon Ferrier-Gazeau-Paillard doit être historiquement, contextuellement, techniquement et existentiellement *pertinent*.

Premières armes collectives

Le projet de FGP pour le Village olympique de Paris (2004-2005, rendu caduque par l'échec de la candidature de la capitale française pour l'obtention des Jeux olympiques de 2012) fournit une bonne indication de la « stratégie FGP » en matière de conception immobilière en zone d'îlot. Point de départ, un vaste terrain industriel désaffecté de l'est parisien, dans le quartier des Batignolles. Comment le lotir ? Pas question de « dédensifier » : la densité, caractéristique parisienne, doit être préservée. Mais pas question non plus de saturer. Un moyen terme doit être trouvé, qui puisse d'un même tenant ménager la rentabilité immobilière et garantir un haut confort d'aménagement. La réponse « FGP » à ce casse-tête, ce sera le semis de treize immeubles de taille différenciée autour d'un large square, des traversées piétonnières et optiques multipliées et multidirectionnelles, un effet de « silhouettes découpées » obtenu grâce aux proportions multiples des unités d'habitat collectif conçues pour l'occasion. Pas de linéarité, pas de strict alignement, pas de gabarit unique. L'option du « respirable », en quelque sorte. Pour hyperdense qu'en soit le peuplement, la ville selon FGP ne gagne rien à se constituer en vertu du seul modèle de l'accumulation, en tant que « forme masse ».

On comprend mieux l'option « requalifiante » prise par FGP au regard de la physionomie courante de l'îlot faubourien : un bloc d'habitat dense, efficace en termes de capacité d'accueil mais de configuration en général élémentaire,

sinon ennuyeuse. Le prix à payer à une double obligation, loger en masse et à moindre prix un maximum de gens sur un territoire exigu. La haute densité de l'îlot faubourien traditionnel a pour effet la compacité. Or, celle-ci induit une promiscuité fréquemment excessive : les espaces de vie respirent mal les uns par rapport aux autres, la congestion menace, la proximité du voisinage peut vite devenir excessive, oppressive. Non moins classiquement, la structuration spatiale de l'îlot faubourien fait peu de cas des orientations (ensoleillement, parties ombrées, exposition au vent dominant...), subies plus que choisies, dépendantes du plan et du primat urbanistique : remplissage d'abord. De manière ostensible, le projet que conçoit FGP pour le Village olympique résulte de la réinterprétation ouverte et dynamique de l'îlot faubourien. Au modèle haussmannien, qui valorise l'accumulation continue ; au modèle HBM, grippé dans son ordonnancement de type disposition linéaire du bâti en ligne brisée plus cour intérieure ; au « lotissement rationnel » hérité des CIAM³ réputé pour son systématisme spatial et ses découpes homogénéisées (il domine pour l'essentiel aujourd'hui encore le paysage urbain, parisien notamment), le projet FGP oppose trois données essentielles en termes de configuration spatiale : 1, la diversité des échelles : les immeubles, sur la parcelle, arborent des hauteurs, des proportions, des physionomies différentes ; 2, la discontinuité spatiale du plan : les différents immeubles qui occupent l'îlot, répartis autour d'un centre évidé (réactivation du traditionnel « effet square »), n'« écrivent » pas un plan orthogonal mais au contraire, contre la logique du « block », irrégulier à dessein, déjouant l'alignement traditionnel et multipliant de manière visuellement dynamique les effets de déport ; 3, l'option de l'écriture paysagère, que souligne la diversité des volumes construits, gage d'un effet visuel conjurant l'impression d'uniformité et de « gabarisation » typiques de la ville moderne. On se souvient l'importance, chez Cerdà, du jeu urbain entre le continu (les voies de circulation) et le discontinu (l'habitat), continu et discontinu, avec la perspective haussmannienne, ayant fini par s'abolir au profit de la seule continuité spatio-visuelle. L'îlot du Village olympique repris en main par FGP réinjecte du discontinu dans le continu urbanistique, en jouant, de manière militante, la rupture.

Rupture ? Oui, quoique sans nulle velléité moderniste. Pas question de rallumer les feux de conflits théoriques d'un autre temps. Si FGP prône ici la rupture, c'est tout bonnement que la revitalisation est à ce prix. La critique des modèles canoniques de l'urbanisme, autour de 2000, est nourrie (inflationniste, même). Reste pourtant qu'elle s'avère peu productive sur le terrain. Contester l'urbanisme dit « progressiste » (pour simplifier, celui né des CIAM, aux vues simplistes pourtant critiquées de longue date) est depuis les années 1970 une attitude courante, un académisme. Il faut se réjouir de cette contestation, seule à même de « désuniformiser » l'urbain contemporain. Le problème,

3. « Congrès Internationaux d'Architecture Moderne » : ceux-ci fixent depuis l'entre-deux-guerres les critères de l'architecture fonctionnaliste d'essence moderniste.

toutefois, c'est le peu d'effets concrets qu'engendre cette contestation. La forme du lotissement de ville, de la sorte, évolue peu, en dépit d'une volonté d'amendement largement partagée. Très vite, la vieille habitude du plan géométrique reprend le plus fréquemment ses droits, le lotissement redevenant dans la foulée une plantation immobilière. Une permanence qu'il convient, pour FGP, de remettre en cause, sous peine de voir sclérose et uniformité urbaines, l'une comme l'autre, se perpétuer.

L'impératif contextuel

FGP, entre 2005 et 2008, va s'attaquer à une dizaine de projets, concours ou études prospectives, avec un dynamisme étonnant. Cette capacité de réaction, le contenu et la qualité, aussi, des réflexions proposées par le collectif ne tardent pas à être reconnus dans la profession, du moins par son aile la plus expérimentale.

Au printemps 2006, FGP est sollicité par les organisateurs d'Agora, la nouvelle Biennale d'architecture de Bordeaux, pour assurer son commissariat général. L'occasion, pour le trio, de concentrer l'attention du public sur la « maison ». Non par hostilité à l'habitat collectif, précise FGP. Parce que la *domus*, plutôt, ce « donné » générique de l'architecture et, partant, de l'urbanisme, est d'abord un objet « accroche », magnétique : la maison suscite l'intérêt, sinon, en termes d'acquisition ou de possession, le désir de tous ou peu s'en faut – « objet vie », « objet signe ». Associé au désigner Franck Tallon, FGP, pour l'occasion, propose au public une exposition-panorama très ouverte sur la création architecturale appliquée à la maison contemporaine, toutes tendances confondues et pour toutes les bourses, de la maison élémentaire à la villa pour milliardaire. Autre mobile de ce choix, de nature, celui-là, pédagogique : la *position* que la maison, en tant que lieu de vie, espace social et objet esthétique, occupe dans l'organisation du fait urbain. « La maison, dit FGP, c'est l'échelle intermédiaire entre le design et le paysage urbain. La maison permet de s'interroger en même temps, et dans un même espace, sur l'environnement le plus quotidien et le plus intime qu'elle contient, et sur le contexte et le paysage plus larges dont elle fait partie. » Autre donnée là encore non négligeable, relative à la notion d'information ou, plutôt, de retour de l'information. Si l'habitat collectif, en matière d'aménagement, ne laisse que peu de place aux desideratas de ses occupants, ce n'est pas le cas de la maison, une des rares « matières » que le citoyen lambda puisse aménager à sa guise et faire évoluer en composant le programme, du plan à l'agencement en passant par les commodités qu'offrira ou non celle-ci, son fonctionnement énergétique et son style. Cette notion d'appropriation est, chez FGP, centrale, dans la lignée des travaux d'architecture participative d'un Yona Friedman. L'architecte-urbaniste, sans doute, peut faire valoir un programme autoritaire

dont il a fixé seul les règles d'airain, les principes *ne varietur*, le style, et le justifier par ses propres conceptions, qu'il faut espérer adaptées aux besoins de l'usager. On peut cependant préférer une relation autre, plus participative, portée par la prise en compte des attentes singulières, en vertu de la morale des sociétés de contrat. L'obligation du pacte démocratique, dont le monde occidental se doit d'être le garant, et son fardeau, contre l'idiosyncrasie et la mégalomanie, sont d'assurer et de pérenniser la possibilité de faire valoir l'opinion individuelle, le point de vue correctif, la *vox populi*, le risque en serait-il la démagogie, le populisme, le *kitsch*.

La reconnaissance graduelle de FGP amène bientôt le collectif à concourir à haut niveau, international notamment : en France même, pour l'établissement du futur schéma directeur urbain d'Orly, l'aménagement de l'ancienne piste d'aviation de Toulouse en campus pour l'Aérospatiale et, à Paris, le nouveau Tribunal de grande instance ; à l'étranger, à Las Palmas pour le plan urbain prévisionnel de la côte sud de l'île de la Grande Canarie, ainsi qu'à Shenzhen pour la définition des futurs parcours civilisés de cette métropole chinoise évoquée plus haut. Cette multiplicité des sollicitations commande l'adaptabilité, une réactivité contextuelle au projet. Le refus radical et motivé de l'uniformité, des recettes, des solutions préformées, ne suffit pas. Encore faut-il insérer le projet dans la logique locale : perfectionner les situations, avant de les inventer. La volonté de « coller » à la demande et au site explique en l'occurrence l'extrême diversité des propositions siglées FGP, où l'on peinera à trouver une « griffe », ou la répétition d'un refrain. La réflexion que FGP propose pour la requalification d'Orly (plan urbain d'Orly, 2006, concours), jouxtant l'aérogare d'Orly-Sud, prend appui sur une double considération : si la ville est « vécue » au sol, elle l'est aussi vue d'avion, depuis le ciel, par les voyageurs transitant par cette zone aéroportuaire. La double identité spatiale d'Orly, unité de vie terrestre, unité urbaine, aussi, spectaculaire, va nourrir un projet particulièrement original, de type « manhattanisme horizontal », dit FGP : la ville doit devenir un paysage vu du ciel. Mais puisque elle doit aussi exister au sol, il lui faudra de concert être reconfigurée comme un espace homogène, cohérent, continu, ce qu'elle n'est plus depuis des décennies du fait du développement urbain en direction des terminaux de l'aéroport, plus anarchique que solidarisé. Comment opérer ? L'option de FGP est celle-ci : la création d'un long « canyon vert » sillonnant de l'ancien cœur de ville jusqu'à la zone des aéroports, vaste artère où l'habitat distribue à l'égal bureaux et lieux de détente et de culture (éviter le sinistre effet « zone commerciale », défigurant les banlieues), le tout unifié par une résille environnementale, réservé aux transports « doux » (autobus, vélos, véhicules électriques) et énergétiquement équipée selon les critères du développement durable (couverture programmée de la résille par panneaux photovoltaïques).

Cette velléité de regroupement spatial, de resserrement des activités autour d'une artère centrale – que l'on retrouve dans l'aménagement linéaire

proposé pour le campus aérospatial de Toulouse – pourrait faire école, et les choix qu’elles induit se voir purement et simplement copiés-collés pour des projets autres qu’Orly, de façon mimétique. Cela contredirait cependant la « méthode » FGP, celle de la réponse ponctuelle. Favoriser un urbanisme de l’urbanité est à ce prix : une nécessaire modestie plus une approche méditée, nourrie des sollicitations du contexte. Planchant sur l’humanisation de la mégapole chinoise de Shenzhen (requalification urbaine, 2006, concours), les architectes-urbanistes prévoient d’y activer cette fois le principe d’un chemin « vert », ruban que l’on peut ne parcourir qu’à pied ou à vélo, courant à travers la ville de façon intermodale, de manière à permettre la jonction entre différents espaces de type parc disséminés en celle-ci ça et là. Pour autant qu’il semble s’en rapprocher, l’*infrascape* imaginé pour l’occasion ne partage aucune donnée structurelle avec le « canyon vert » d’Orly. Véritable plan ajouté au plan préexistant de circulation, celui-ci ne décalque pas ce dernier mais constitue au contraire un nouveau réseau, une somme d’axes de déplacement dont la capillarité, si on en observe les tracés, constitue l’équivalent d’un second schéma vagabond, sur un modèle inspiré des schémas de circulation « CIAM », distinguant axes routiers et axes piétons, mais alors réhumanisé, désabonné des parcours autoritaires et axiaux. Dans le cas de Shenzhen, la logique à l’œuvre renvoie en fait, non à l’application d’un programme mais à la configuration de l’ancienne ville chinoise, dont Shenzhen, par sa brutale expansion « à la globale », rapide et systématisant la conjonction d’un paysage de tours massives plantées en rafale et d’autoroutes urbaines, ne conserve rien – une ville où traditionnellement les parcours pédestres, de parc à parc, en milieu retransché, jouxtaient les artères de plus gros calibre, parcours biais et buissonniers que vient restituer et rendre possibles le ruban, pluggué à l’existant, de l’*infrascape*.

Des idées en matière de structuration spatiale

Adaptation, toujours. Dans un cas, Orly, une formule urbanistique de resserrement, où l’effet ville est réaffirmé avec force, pour en signifier la nécessité, dans une cité de banlieue ayant perdu son noyau. Dans l’autre cas, Shenzhen, la réactivation d’une donnée propre à la culture locale que le développement a oublié dans sa course folle. Travailler sur le terrain de l’urbanisme impose de ne pas diviser ce qui ressortit d’un côté au bâtiment ou au secteur à urbaniser et, de l’autre, à l’environnement qui accueille ces derniers, à aborder en fonction de son histoire, de sa culture. La logique à l’œuvre est sœur de celle d’un artiste tel que Daniel Buren, initiateur, dans les années 1960, de l’*in situ*, au moyen de créations réalisées à même le tissu urbain, hors musée : la physionomie de l’espace existant conditionne l’objet ouvragé en celui-ci ; l’intervention de l’architecte-urbaniste, en retour,

change, modifie cet espace. Architecture et urbanisme gagnent à se lier de manière dialectique. Leur mise en contact tient de l'articulation. Ce principe de complétude et de réciprocité définit la position « architecto-urbanistique » de FGP : effet, autant que faire se peut, de la fusion contextuelle, le « paysage urbain » naît d'un transfert de données, il s'exprime sur un mode de continuité. Non que le contraste soit banni, il doit jouer comme un contrepoint harmonieux, à rebours de la proposition décalée et stérile.

Ainsi formulée, cette option de l'intégration peut paraître fort ordinaire. Abouter architecture et urbanisme ? La plupart des architectes et des urbanistes ne prétend rien faire d'autre. Il n'empêche toutefois que dans les faits, deux modèles dominants et peu convaincants l'un et l'autre perdurent, contribuant *day after day* à disqualifier la « vie » urbaine. Le premier, redevable d'une vision archaïque de la ville, se contieut à valoriser l'« effet rue », il joue définitivement la petite échelle contre la grande, ne supporte que les microcosmes retranchés, l'îlot marié à l'effet de quartier sinon, eût dit Le Corbusier, le vieux « chemin des ânes » de l'urbanisme culturaliste (l'îlot fermé). Le second, que fascine la « ville globale » et son atmosphère chaotique, goûte surtout les inserts hors contexte, les injections bâtementaires hystériques, l'« effet » tout court. La ville, pour ce dernier, gagne à muter en surface spectaculaire avec ses pôles élus, focalisant toute l'attention – autre forme de la discontinuité où l'attraction de ces périmètres « spectacle » a vocation à éclipser la banalité de ce qui, en ville, n'est pas eux, c'est-à-dire tout le reste... (effet Guggenheim Bilbao). Périmètres de vie fragmentés, dissociés et isolationnistes dans le premier cas, et négligés au profit du spectacle dans le second : une autre voie est possible.

Des architectes de profession venus se perdre sur le terrain complexe de l'« urbanisme », estimeront, s'agissant de FGP, les sectaires, au premier chef les urbanistes patentés, tentés d'ironiser sur cette glissade pourtant courante. Et qui se piquent au surplus de « désurbaniser », d'opérer à rebours des deux modèles mobilisant *urbi et urbi* la maîtrise urbanistique contemporaine. Au regard du corporatisme ambiant, le pari, pour FGP, n'est pas gagné d'avance. Non qu'il n'existe pas, de formation, par métier, des architectes-urbanistes, à la compétence opportune. Quoique parfois contestés, les exemples qu'offre la période historique récente – Wright, Le Corbusier déjà évoqué en ces lignes, Niemeyer... – attestent qu'il n'y a nullement incompatibilité entre les deux fonctions, et que celles-ci, quelle que soit l'échelle des projets, s'épaulent, et non se rejettent. Architecte, urbaniste, la fusion de ces deux magistères n'est nullement contre-nature, elle est à même de garantir un minimum de cohérence – Joseph Paxton et le projet londonien du Great Victorian Way, Raymond Lopez pour le Paris des années 1950 repensé en amont par Bernard Lafay ; plus récemment Ricardo Boffil à Montpellier, quartier Antigone, et Rem Koolhaas à Euralille, etc. Rappelons que la pulsion à l'urbanisme, pour FGP, n'est ni simplement professionnelle (les trois architectes ne font pas de celui-ci

leur premier « métier »), ni au sens strict culturelle (se sentir tenu, par tradition, d'« urbaniser »). Le choix d'urbaniser résulte dans leur cas d'un désir, on l'a dit, d'implication corrective, faute que le paysage urbanistique satisfasse leur goût d'architectes à antennes, qui regardent plus loin que le bout de mur de l'édifice qu'ils conçoivent. Par défaut d'un urbanisme à la mesure des bâtiments qu'ils installent sur la place, jetés dans le pêle-mêle dans la ville de « l'Âge trois » (Christian de Portzamparc) comme autant d'objets orphelins privés d'alentour ou devant endurer de se contextualiser dans un environnement inabouti, le plus souvent ruiné par des décennies d'impéritie ou de volte-face urbanistiques. C'est Henri Lefebvre qui parlait naguère d'un « droit à la ville » (le titre d'un livre éponyme de ce philosophe marxiste, publié en 1968). Lefebvre pointait pour l'occasion le déficit d'urbanité né de l'urbanisme dit « progressiste » (la chartes d'Athènes et ses avatars modernes et néo-modernes), à l'origine d'unités de vie démesurées ayant banni la rue au profit de l'avenue et du « prospect », et la maison au bénéfice de l'habitat collectif de type clapier prolétarien. De même les bâtiments de FGP revendiquent-ils, pour cause d'environnement décevant, un « droit à la ville », droit à une ville développée dans le sens d'une meilleure intégration de ses parties, à commencer par ses parties construites dans leur rapport commun. Demande de cohérence.

Urbatectes

L'historien de l'architecture Bruno Zevi, autour de 1960, a forgé par raccourci lexical le néologisme d'« urbatecture ». Qu'est-ce que l'« urbatecture » ? Un mixte d'architecture et d'urbanisme, dit Zevi, né d'une obligation factuelle pour le concepteur de bâtiments, devoir penser l'organisation de la ville accueillant ces derniers faute que quiconque s'acquitte de cette tâche à sa place. « Brunelleschi, Michel-Ange, Palladio, Borromini – c'est-à-dire les représentants les plus prestigieux de l'architecture italienne – ne conçurent jamais le plan d'une ville, relève Bruno Zevi. Et pourtant, Florence, Rome et Vicence n'en demeurent pas moins leur œuvre. Ce qui revient à dire que, dans les périodes où l'urbanisme est en crise, c'est l'architecture qui décide, en recourant à ses moyens spécifiques, du développement de la cité. En d'autres termes, elle devient "urbatecture" ⁴.»

Cette remarque est judicieuse. Crise de l'urbanisme et volontarisme architectural, en substance, seraient liés. Le défaut de l'urbanisme oblige en retour l'architecture à se mobiliser, à déborder de son ordinaire cadre d'action, à jouer et à prendre des risques. Le premier acte public de FGP, à cet égard, est significatif. Il ne s'agit nullement d'un bâtiment ou d'un projet de requalification

4. Bruno Zevi, *Apprendre à voir l'architecture*, trad. franç., Paris, 1959 ; *Saper vedere l'urbanistica. Ferrara di Biagio Rossetti, la prima città moderna europea*, Turin, 1971.

urbaine mais, plus platement, d'un article de presse. Article au ton quelque peu épidermique, qui fera un certain bruit, où le collectif déclare s'indisposer du futur aménagement de l'île Seguin, à Boulogne, ancien site des usines Renault « libéré » suite au renoncement de l'entrepreneur François Pinault d'y établir sa fondation pour l'art contemporain. Où l'on projette de faire voir pousser là, de manière quasi unanime, un habitat de luxe (le site, magnifique, planté dans la Seine comme un *dreadnought*, y convie), FGP, associé pour la circonstance à « a » (l'auteur de ces lignes : *FGP(a)*), suggère pour sa part tout l'intérêt qu'il y aurait à implanter sur l'île une résidence étudiante. Les raisons de ce choix ne doivent rien à la légèreté, ou à un bête parti pris agressif. Les rendent particulièrement opportunes la proximité géographique des universités Dauphine, à Paris, et de Nanterre, en plus de la possibilité à moindre coût matériel et écologique de mettre en place un service de navettes fluviales desservant le long de l'axe de la Seine les universités de la Sorbonne, de Jussieu et du 13^e arrondissement en cours d'aménagement. « No Fun, no Risk », proclament d'ailleurs en chœur les « FGP », formule à comprendre selon deux sens : d'une part, on brûle de jouer avec les normes, les représentations dominantes, jeu risqué dans la mesure où il impose parfois de se frotter à l'*establishment*, et de risquer de payer pour ce geste le prix fort, récusation et mise à l'index. Le nombre important de concours perdus par FGP, à cet égard, n'est pas le fait d'un désaveu technique et encore moins, de l'incompétence. Sans faire de FGP des victimes, il est aussi l'effet de propositions toujours « risquées » où l'on n'hésite pas à prendre à contre-poil le programme proposé où à pousser celui-ci dans les retranchements que suggère le contexte, qui défient fréquemment les habitudes. « No Fun, no Risk », en un sens plus classique, c'est aussi l'appui mis sur la dimension ludique de la création, le jeu tout court, la possibilité du pas de côté euphorique que l'on s'autorise à l'occasion, avec panache, parfois aussi avec soulagement (*Fuck you all!*), sur le registre d'un lâcher tout enthousiasmant. Tant pis si le concours est perdu, du moins a-t-il fourni l'occasion d'avorter de toute concession gênante, en s'amusant par surcroît de la contrainte académique.

« Urbatectes ». Plusieurs des projets de FGP, de manière déclarée, relèvent de cette « urbatecture » qui n'a pas froid au yeux, née d'un déficit de pensée urbanistique. Dans le domaine urbain, la configuration que le collectif propose pour le nouveau TGI (Tribunal de grande instance, Paris, concours, 2006), en un premier temps localisé dans l'Est parisien, le long des voies de la gare d'Austerlitz, assume ainsi parfaitement de se couler dans l'existant de ce périmètre déjà fortement signalé par la halle Freycinet, un hangar en béton désaffecté de fort volume ayant jusqu'alors servi d'entrepôt. Le projet de FGP ne prévoit pas le démantèlement de celle-ci mais, tout au contraire, sa requalification et sa réaffectation tactique. La longue halle, conservée, servira de desserte pour la vaste salle des pas perdus du TGI, le tribunal proprement dit venant s'implanter en surplomb sous l'espèce de trois tours séparées, montées

sur pilotis, entrecroisés de béton, les « tours des Juridictions ». L'intégration du nouvel édifice au site est voulue maximale, et absolument cohérente avec l'alentour, qu'il s'agisse du paysage (les tours isolées dans le *skyline* de Paris, non loin, de la bibliothèque François-Mitterrand) ou des circulations, garanties par des espaces couverts traversants ou des passerelles jetées en direction de la Seine et de l'avenue de France jouxtant le futur bâtiment. Ce « nouveau palais dans le ciel de Paris », loin d'être absurde, et quoique monumental, vient renforcer l'identité du lieu, dans le sens d'un mimétisme spéculaire : le lieu prend forme. Il a également vertu à verticaliser quelque peu un périmètre trop alangui, où l'horizontalité est un défi au paysage (la « morne plaine » du 13^e arrondissement dans l'axe de l'avenue de France), selon un principe de rééquilibrage. L'architecture, si elle n'est pas, dans ce cas, première, n'en donne pas moins l'impression de qualifier l'urbanisme, de le parachever : elle le tutoie. En filigrane, elle n'est pas sans suggérer ce que peut produire une « urbatecture » pensée dès l'amont, au niveau projectif, dans le cas de la conception de périmètres habités nouveaux – un effet de miroir, de mise à égalité de l'urbanisme et de l'architecture, où l'un nourrit l'autre et réciproquement. À comparer avec le *zoning* conventionnel où l'on lotit et bâtit à la queue leu leu, sur le mode du rajout rajouté au rajout et indifféremment au principe d'unité.

Le paysage urbain retrouvé

Récuser le désordre symbolique, voire le désordre tout court. FGP ou urbatecture cartésienne. Il y a en toute chose une logique. Déconstruire, l'on peut, mais sous condition de remonter les morceaux à l'endroit ou en vue de la meilleure productivité environnementale et écosymbolique possible. Remailler, oui, dans le sens de l'adaptation maximale du bâti au site et du site au bâti. L'exubérance n'est pas de la partie, les effets de manche, pas plus. Tant pis pour ceux qui ne goûtent que les formules superlatives par leur quotient de différence affichée, l'autre nom, souvent, de l'inadaptation pure et simple.

Ce qui ne saurait signifier ni l'ennui, ni le manque d'audace, ni l'extrême modernité, écologique notamment. Le collège du Troisième Millénaire que présente FGP (consultation, Oise, 2007), établi en milieu ouvert, est de plain-pied, sans étages, sans coûteux ascenseurs, sans zones de type recoins. Fluidité maximale (se déplacer) et cloisonnement maîtrisé (suivre un cours). Les unités d'enseignement y sont concentrées sous la forme de salles autonomes centrées sous un dôme transparent aux ouvertures mécaniquement régulées protégeant celles-ci dans leur ensemble : le dôme, gérant ventilation et température de ce site couvert mais ouvert pourtant à la lumière du ciel, abaisse de manière considérable le coût énergétique de fonctionnement, en plus de produire un effet bulle aussi protecteur qu'élégant. Tel que le conçoivent la plupart des compétiteurs, le projet de lotissement de Magny Le Hongre, en

zone suburbaine ruraine (lotissement, Magny le Hongre, 2006, concours) est traité comme un banal lotissement de maisons particulières : mitage des bois où sont plantées les habitations, pour chaque propriétaire son lopin en contiguïté, dans l'esprit classique de la *suburb* anglo-saxonne. Le parti de FGP est tout autre : maintenir boisée une large partie de la parcelle, créer en celle-ci un unique parcours sous l'espèce d'une voie distributive en boucle, répartir enfin les maisons le long de cet axe en laissant disponible de grandes arpents de verdure où l'on peut jouer, se perdre, vivre pour de bon à la campagne, ce maintien du substrat boisé offrant parallèlement la fonction de protecteur écologique (régulation thermique, drainage des eaux naturelles). Une même audace teintée de respect maximal pour le site, encore, se décèle dans le projet relatif à la planification urbaine de la côte de l'île de Gran Canari, au sud de Las Palmas (concours, 2006), soumis par FPG. Le problème posé est bien connu : comment urbaniser en bordure d'océan, en zone touristique, sans défigurer un peu plus qu'il ne l'est le rivage, déjà largement livré aux bétonneurs ? Plusieurs solutions : soit continuer à urbaniser, en mangeant les terres alentour, ici des zones maraîchères – perspective dérégulée, sans ambition ; soit délimiter une zone d'habitat concerté située en bordure de rivage, ce secteur étant le plus fréquenté, en scindant radicalement zone construite, *ager* (les zones cultivées) et *saltus* (la friche) – perspective respectable mais peu inventive, contribuant à cliver un peu plus qu'il ne l'est déjà le territoire, et à en désolidariser les différentes activités et formes de vie ; soit, enfin (l'option que préconise FGP), ne pas interdire que le paysage existant se prolonge encore un peu dans le temps, en lotissant de façon discontinue, et ce qui peut l'être dans les zones déjà habitées, et de nouveaux périmètres ayant appartenu jusqu'alors aux zones cultivées, tout en laissant celles-ci perdurer au milieu des nouveaux espaces d'habitation – perspective progressive et culturelle, dans ce cas, qui a pour elle de maintenir vive l'historicité du paysage, et d'en jumeler les évolutions, sans opposition terme à terme entre deux modèles de développement, l'un tout uniment touristique, l'autre tout uniment agrarien. Le choix de FGP, de nouveau, plaide pour l'importance des confluences, des frictions en douceur, pour la subsistance historique du paysage hérité. La « Flowpolis » à venir dans ce périmètre ne sera pas un univers schizophrène où les baigneurs ignorent les agriculteurs mais un environnement de « reliance ». « La densité hyper-construite assumée sur la partie littorale de notre projet libère d'autres parties de l'île des côtes laissées ou remises à l'état sauvage. »

Consécration des hypothèses de travail de FGP, la requalification du site Marcel Saupin, à Nantes, constitue en 2008 une forme d'acmé. Le site, il faut bien le reconnaître, est de prime abord « impossible ». Près de la Loire, mythique dans l'esprit des aînés nantais, le stade Marcel Saupin, l'ancêtre de la Baugeoire où jouent à présent les « Canaris », une des équipes de football françaises les plus prestigieuses. Sa position est pour le moins problématique :

le stade longe de très près les berges de la Loire sur son flanc sud et, à l'ouest, est bordé par le débouché d'un canal. De lourdes tribunes l'entourent, accentuant son côté fermé. La complexité de la demande, enfin – installer sur le nouveau site, outre un hôtel, des résidences et des bureaux, une maison des Sciences de l'Homme et un institut de Recherches avancées – n'est pas sans ajouter à la difficulté. Que faire ? FGP gagnera ce concours en se fondant sur une intuition, que jugera recevable le jury : même si la place manque, c'est le long de la bordure fluviale qu'il faut déporter d'éventuels bâtiments. Effet balcon sur le fleuve garanti, certes, mais aussi la possibilité d'un déploiement spatial longitudinal en accord avec l'horizontale du fleuve, outre un meilleur ensoleillement pour résidents et usagers. Ce positionnement linéaire en bordure de fleuve, même étroit, permet au surplus de conserver intacte la pelouse mythique, et le stade proprement dit, dont les tribunes du côté nord sont sauvegardées. « Le site est en balcon sur la Loire, dans la confluence avec le canal Saint-Félix. Il y a donc un rapport au grand paysage qui n'est pas ordinaire. C'est à partir de ces trois problématiques, l'îlot construit autour d'une grande pelouse, la conservation d'un lieu emblématique, et les perspectives immenses offertes par le paysage que l'on a commencé à travailler sur le vide et ses qualités, en ceinturant complètement la pelouse par des constructions sur les quatre côtés, et pas seulement à l'est et à l'ouest comme on nous demandait de le faire *a priori*. » Le résultat ? Sort de terre, inauguré à l'automne 2008, un fort singulier front paysager bâti, à l'aplomb de la Loire, se mirant en celle-ci. Le bâti proprement dit qu'y plante FGP, de nouveau signalé par les différences d'échelle (une tour de cinquante mètres de hauteur, des formes différentes et de dimensions diverses), veille comme il se doit à ne pas faire front : passages optiques et effet calculé de *skyline* bannissent d'office tout autoritarisme architectural, toute tentation pompéienne. De grands et de petits bâtiments hétéroclites mais réunis, à l'état de correspondance dans un milieu dont l'histoire résonne encore, et non une grande machine prétentieuse et niveleuse.

Un éternel retour du qualitatif

Leon Battista Alberti, dès 1452, avait fixé dans son fameux *De re aedificatoria* trois impératifs concrets au concepteur de bâtiments : la « nécessité », la « commodité », la « volupté », un entrepreneur qui, pour Alberti déjà, se devait de faire plus que simplement concevoir des bâtiments – en l’occurrence, avoir aussi le souci du cadre de vie dans lequel ces derniers seraient implantés. Une fois rapportés à ce que *doit* à l’usager le tandem architecture-urbanisme, ces trois impératifs jettent la base d’une grammaire certes des plus élémentaires mais, pour autant, fortement efficiente. « Nécessité », « commodité », « volupté » : on peut traduire ces termes, en mots « actuels », par contextualité, qualité de vie-écologie et plaisir esthétique. Cette triade conceptuelle, qui irradie de tout son bon sens, n’a au vrai rien perdu de son actualité. Elle calibre le travail de l’architecte-urbaniste pour le ramener au seul gabarit acceptable, tout bien pesé, une fois passé le temps des programmes de papier et des délires égoïstes de tous ordres, celui de l’échelle humaine et de l’attente de toujours plus de bien-être, dans le respect maximal de l’environnement. En son épure, l’option FGP.

Universitaire (faculté des Arts, Amiens), collaborateur, entre autres, des revues *Art press* et *Archistorm*, **Paul Ardenne** est l’auteur de plusieurs ouvrages ayant trait à l’esthétique actuelle : *Art, l’âge contemporain* (1997), *L’Art dans son moment politique* (2000), *L’Image Corps* (2001), *Un Art contextuel* (2002), *Portraiturés* (2003), outre diverses monographies d’architectes, un essai sur l’urbanité contemporaine, *Terre habitée* (2005), et deux romans. Autres publications : *Extrême - Esthétiques de la limite dépassée* (2006), *Images-Monde. De l’événement au documentaire* (avec Régis Durand, 2007), *À Flux tendu. La création plastique au tournant du XXI^e siècle* (2009).

TOP-DOWN URBAN PLANNING

PAUL ARDENNE *translated from the French by Trevor Jones*

186

Urban planning is no easy matter. Whether the subject, going beyond semantics and the tensions it reveals, is “city planning”, “advocacy planning” or “urban design”, any town-planner has to take two incontrovertible facts into account. First, as regards urban development, the time has passed for *ex nihilo* schemes – the city is already there, more as a heritage than a project. Secondly, this inherited city is always to some degree unsuited to its users’ needs – its imperfection automatically forces the town-planner to work to correct this. His job necessarily involves “making do with”, and hopefully bettering things.

Is this a timely update of the old “regulating” urban planning, as championed by Haussmann in his day? Maybe so. When the urban planner takes in hand the city as it is, to improve it, it is mostly “set in stone” and he can no longer hope to achieve any radical transformation. With very rare exceptions¹, there is no question of bending the city “as is” to some standardising scheme. Does this mean that urban planning has passed its sell-by date? No, it just needs reforming. As always, the town planner’s task is to avoid the local inhabitants having to endure the “tortures” inflicted on them by a poorly designed city, as Ildefonso Cerdà, the man who renovated Barcelona, recommended. Urban planning quite simply needs to be rethought, redefined, and most of all made more human, our early 21st century cities not being perfect.

The ambition of FGP, when this trio of urban planners set up together in 2004, was initially “deurbanistic”. Deurbanise? The neologism is self-explanatory: it means correcting customs and habits as regards mainstream urban planning. We recall the Soviet “deurbanists”, ruthlessly arm-wrestling with the old urban ideas of their time. In this same spirit, we will see in FGP a combat group, only this time adapted to the 21st century whose main overall feature is urban sprawl. Strategies of harmonious urban requalification.

1. The now rare designing of “new towns”, or the reconstruction or whole quarters of certain megalopolises in the non-western world, that had become insalubrious (e.g. Peking or Shanghai).

A synergistic structure

Three active members, all three are Paris-based architects: Jacques Ferrier (“F”), Philippe Gazeau (“G”) and Louis Paillard (“P”). Until 2004 they each had gone their separate, rather brilliant ways, winning numerous distinctions and awards. This began for each at the turn of the 1980s, a moment of acute crisis for both architecture and urban planning. What, then, was the “problem” in these areas? The failure of modernism, first of all, which saw the shelving of the “grands ensembles” or housing complexes (officially outlawed in France since 1973, by ministerial decree²) and the regional planning system which is dependent on them, not so much humanistic as technocratic and bureaucratic. The vulgar triumph of postmodernism, also, which satisfied only the devilishly backward looking historicists, fanatics of art and Greco-Roman or neo-classical urban proportions. Also the advent of new so-called “deconstructivist” writings that opted, in matters of designing buildings or urbanised spaces, for random configurations, the breaking-up of forms and structures, resulting in deconceptualised architecture, “madcap” urban planning. Lastly, there was the general doubt that overcame architecture and urban planning, both caught between multiple viewpoints that had a numbing rather than a stimulating effect.

A complex period, to say the least, whose contradictions were bound to be a challenge to three young observant and inquisitive architects, not inclined however to be drawn together without first making inquiries, and more Pyrrhonians than fighters for lost or hopeless causes. Ferrier, Gazeau and Paillard each independently drew up an identical status report: in answer to the heated theoretical debates, relevant but too often casuistic, going round in circles, was the concrete, rather disastrous state of architecture and urban planning. Architecture and urban planning, the subject of endless discussion (and where does it get us? should architecture be derived from urban planning or the other way round?...), were experiencing a tension which was not then just a matter of pure form. Urbanisation at the end of the 20th century exploded, especially in Third World countries, megalopolises now extended in unmanageably tentacular fashion, the environmental statistics went crazy, in the wrong direction, all occurring as if urban development was now unchecked, and the concern for “quality city life” swept under the carpet. In the 19th century, the population of London took fifty years to rise from 1 to 4 million. A century later, it took barely twenty years for Shenzhen, on the Pearl River, to evolve from fishing village status to a huge conurbation of seven million souls. With the background we can imagine, characteristic of this “instant city”: a hyper-dense built-up area, poor housing, pollution, drab appearance...The “global” city is not just a monster performer, in the hyperbolic sense. It is also an indicator of the patent, joint failure of the architecture - urban planning combination.

2. Albin Chalandon’s Ministerial Circular, 21 March 1973.

In 2005 the Ferrier-Gazeau-Paillard trio set up “FGP”, a three-pronged architecture-urban planning outfit born after a patient phase of reflection and maturation. By around 2000, the three architects had already had informal meetings at brainstorm seminars with other professionals of their generation (Ibos and Vitard, Manuelle Gautrand, Marc Mimram, Jakob and McFarlane...). This broad-based phase led to the desire for a concrete association, soon sealed on the lines of a collective laboratory-type structure. Each member of FGP, who had by then settled down in their own premises and careers, held onto their own agency, identity and strategy. It can happen however that certain projects, certain competitions, are so ambitious or experimental as to require formal union on a temporary basis. In particular, strength in numbers, to quote the popular adage, allows a broader view of each project or competition, more “problematized” by being mulled over together, and less systematically individualistic. Another advantage of the joint effort is to call into question the approaches, convictions and other gimmicks of each person involved, in the sense of comparison, common assessment, possible exchanges of views, and ultimately criticism. The sharing and giving of one’s skills, detachment from bombast, the pet fault of the urban planner always tempted by the grand autistic, overpersonalised gesture, plus the desire to “play along” together, in a game for several players – such is generally speaking the FGP spirit. In this think tank, to use the buzz word in these early years of the millennium describing the attacking conceptual group type of structure, the competition principle generates a synergy between the parties, not their isolation.

Trio

Are Ferrier-Gazeau-Paillard to be seen as a Holy Trinity? Not really. Apart from sharing the same timeline, in terms of architectural design the partners at “FGP” actually have very little in common.

Jacques Ferrier cut his professional teeth in London, with Norman Foster. He is an enthusiastic promoter of his culture of “useful things”, to quote his own words. The high-tech architecture he has been bringing out of the ground for the last twenty years draws heavily upon the vocabulary of industrial shapes, Meccano and prospective engineering. Philippe Gazeau is a site-specific architect whose canonical references, leaning towards Chareau’s *House of Glass*, which is the last word in engineering and plastic subtlety, position him among the searchers of social and domestic harmony. Elegance, adaptiveness, comfort, the Gazeau hallmark is gratifying heterogeneity, always made relevant to the situation: it is never the same building but it is always exactly right. As for Louis Paillard, for a number of years a member of the Périphériques group (which he left to set up his own agency in 2003), his view of architecture, both experimental and embodied, makes him a paradoxical creator, enamoured of

theory (he edited the journal *IN-EX* for a time) and vitalism. Paillard designs his buildings like sinewy, Deleuzian objects, the keyword being intensity (of the plan, the layout, the colours...), another being the unexpected, both being quick to instil desire and seductiveness.

So here are three personalities, three signatures that logically speaking, at least in the light of their respective architectural inflections, should never have come together. This they did however, forming an explosive threesome in which each element supports and contrives effectively to boost the other two, and so sometimes sparks will fly. While Ferrier calls upon the optimal in technical and ecological terms, Gazeau subscribes more readily to the principle of just right beauty, and Paillard to that of vital energy driven into the very heart of the project. That is no problem, agreement is possible, this being a positive synthesis, and not having to fall back on a negotiated compromise. Here the one all-important unifying criterion is that for Ferrier-Gazeau-Paillard a construction must be historically, contextually, technically and existentially *pertinent*.

First collective weapons

The FGP project for the Olympic Village in Paris (2004-2005, which came to nothing as the French capital lost its bid to stage the 2012 Olympic Games) provides a good indication of “FGP strategy” as regards designing buildings on a street block. The starting point was a huge area of disused industrial land on the east side of Paris, in the Batignolles quarter. How to parcel out it? There was no question of “dedensifying”, as typically Parisian density had to be preserved. But neither was there any question of reaching saturation point. A middle course had to be found, making for profitability of the property while ensuring a high quality amenity in terms of comfort. The “FGP” way around this problem was to set thirteen buildings of different sizes around a big square with public garden, with plenty of pedestrian and optical paths cutting across it in all directions, and an effect of “silhouetted skylines” obtained through the variously proportioned purpose-designed collective housing units. No linearity, no strict alignment, no single template – the “breathable” option, in some respects. It may be extremely densely populated, but the city according to FGP has nothing to gain from being built up solely in terms of the accumulation model, as “a mass form”.

We now better understand the “requalifying” option taken by FGP in comparison with the suburban street block’s current appearance: a dense housing block, efficient in terms of accommodation capacity, but overall a basic, if not downright boring configuration. This is the price that has to be paid to meet a twofold obligation, to provide low-cost mass accommodation for a maximum number of people on a small piece of land. The high density

of the conventional suburban street block results in compactness. However, this often results in overcrowding: the different living areas have little breathing space, congestion threatens, and having the neighbours so close can quickly become excessive, oppressive. Equally conventionally, the spatial structuring of the suburban street block takes little account of the way it faces (sunlight, shaded parts, exposure to the prevailing wind etc.), this being seldom a matter of conscious choice, but depending on the plan and the overriding planning criterion: filling the space. Clearly, the Olympic Village project designed by FGP is the outcome of an open, dynamic reinterpretation of the suburban street block. With the Haussmann model, which draws advantage from continuous accumulation; with the HBM model, seized up in its scheduling of the linear layout type of building in broken lines with inner yard; with the “rational housing estate” inherited from the CIAMs³, reputed for its systematic use of space in equal divisions (basically it dominates the urban landscape to this day, especially in Paris), the FGP project opposes three fundamental factors in terms of spatial configuration: 1, variety of scales: the buildings on the plot have different heights and proportions, and they look different; 2, the spatial discontinuity of the plan: the various buildings that occupy the street block, spread around a hollow centre (reactivation of the conventional “public garden effect”), do not “write” an orthogonal plan but on the contrary, against the logic of the block, deliberately irregular, frustrating the conventional alignment with multiple visually dynamic offset effects; 3, the option of the landscaping style, highlighting the diversity of construction volumes, thereby ensuring a visual effect that dispels the impression of uniformity and the “templating” typical of the modern city. We recall the importance for Cerdà of the urban play between the continuous (the traffic lanes) and the discontinuous (the housing), the continuous and the discontinuous having ended up, with Haussmannian perspective, falling by the wayside in favour of spatio-visual continuity only. The Olympic Village street block relooked by FGP reinjects discontinuity into urban continuity while playing in militant fashion the clean break.

Clean break? Yes, with no modernistic leaning, though. There is no question of fanning the embers of outmoded theoretical arguments. If FGP advocates a clean break here, it is quite simply that this is what it takes to achieve revitalisation. There was a great deal of criticism (inflationary even) of the canonical models of urban planning in around 2000. For all that, it is not proving very productive in the field. To contest so-called “progressive” urban planning (briefly, that born of the CIAMs, with simplistic views that have in fact long been criticized) has been a common attitude since the 1970s, pure academicism. Such contestation is definitely a good thing, and that alone can “deuniformise” the contemporary urban situation. The problem, however, is

3. «Congrès internationaux d’architecture moderne»: since the interwar years these congresses have been setting the criteria for essentially modernist functional architecture.

the dearth of concrete effects generated by such contestation. Thus little has happened to change the form of the city housing estate, despite the broadly held desire for change. Most often, in no time it is back to business as usual with the geometrical plan, and the housing estate reverting once more to the building plantation. A permanence which, in the opinion of FGP, must be called into question, or we face continued urban sclerosis and uniformity.

The site-specificity requirement

Between 2005 and 2008, FGP showed astonishing energy in tackling up to ten different projects, competition entries and exploratory studies. Such reactivity, as well as the content and quality of the ideas put forward by the group were soon being hailed by the profession, at least its more experimentally-minded wing.

In the spring of 2006, FGP was approached by the organisers of Agora, the new Bordeaux architecture biennale, to act as its chief curator. This was a golden opportunity for the trio to focus public attention on the “house”. Not – as FGP mentions – out of any hostility to collective housing, rather because the *domus*, this generic “given” of architecture, and hence of town planning, is primarily a real “crowd-puller”; the house stirs interest and desire in almost everyone, not necessarily as something to buy or own, but as being a “life object”, a “sign object”. Working on this occasion with the designer Franck Tallon, FGP offered the public a very open panorama-show on creative architecture applied to the contemporary home, with something for every taste and pocket, from the basic house to the billionaire villa. Another reason behind this choice was educational, addressing the *position* that the house, as a living place, social space and aesthetic object, occupies in the organisation of our urban reality. “The house, says FGP, is the intermediate scale between design and the urban landscape. The house lets you take a hard look at the same time and in the same space at the most everyday and private environment it contains, and at the broader context and landscape it fits into”. A further item not to be overlooked relates to the concept of information, or rather information feedback. While, as regards amenities, collective housing has little time for catering to its occupants’ wishes, this is not so with the house, one of the few “materials” that the uninformed citizen can arrange as he pleases and make any changes by devising the whole programme, from the plans to the interior decoration, including whatever conveniences it may or may not have, its power supply and its style. Such appropriation is a key concept at FGP, following in the line of the participative architectural work of Yona Friedman. The urban planner can doubtless implement an authoritative programme where he alone gets to lay down hard-and-fast rules, *ne varietur* principles, a style, and justify it by his own views, which hopefully would be adapted to the user’s needs.

However we may prefer a different, more participatory relationship, one that takes into account singular expectations, in line with contract company morals. The obligation of the democratic pact, which the Western world ought to be upholding, and its burden, while fighting idiosyncrasy and megalomania, are to ensure on a lasting basis the possibility of putting forward one's individual opinion, the correcting viewpoint, the *vox populi*, at the risk of demagoguery, populism and kitsch.

Gradual recognition of FGP soon led the group to enter high level, including international competitions. In France: to create the future urban master plan for Orly; redevelopment of the old runway at Toulouse as a campus for Aerospatiale; and the new High Court in Paris. Overseas: in Las Palmas for the provisional urban plan for the south coast of the island of Gran Canaria; also in Shenzhen for definition of the future civilised thoroughfares of the above-mentioned Chinese metropolis. Having so many things to do calls for adaptability, an ability to react to the specific context of a project. A radical, grounded rejection of uniformity, recipes and preformatted solutions is not enough. You also need to fit the project into the logic of the location: improve on given situations before inventing new ones. The will "to stick" to demand and the site does in fact account for the extreme diversity of FGP-stamped proposals, where you will find it difficult to recognize a "signature", or any returning refrain. The idea put forward by FGP for the requalification of Orly (Orly urban plan, 2006, competition), next to Orly-Sud air terminal, is based on a twofold consideration: while the town is "lived" on the ground, it is also going to be seen from a plane, from the sky, by passengers flying over this airport zone. This dual spatial identity of Orly as a land-based living unit, an urban unit, as well being a sight, spawned a particularly original project, of the "horizontal Manhattanism" type, as FGP calls it; the city must become scenery when viewed from overhead. But since it also needs to exist on the ground, it needs at the same time to be reconfigured as a homogeneous, coherent, continuous space, which it has not been for decades owing to urban development towards the airport terminals, more in anarchy than solidarity. What is there to be done? FGP takes the following option: the creation of a long "green Canyon", cutting across the old town centre all the way to the airport area, a vast thoroughfare where the habitat is an equal mix of offices and leisure / cultural venues (to avoid the sinister effect of the "commercial zone" that disfigures French suburbs), the whole unified by an eco-grid, reserved for environmentally-friendly transport (buses, cycles, electric vehicles) and with an energy source in line with sustainable development criteria (programmed coverage of the grid by photovoltaic panels).

This inclination towards spatial regrouping, bunching activities up close together around a central road – which we also find in the suggested linear setup for the aerospace campus in Toulouse – could gain a following, with the choices they induce quite simply cut-and-pasted for copycat projects other

than Orly. But that would be in contradiction with the FGP “method”, requiring specific solutions. Promoting urbane urban planning comes at this cost: a necessary modesty plus a well thought-out approach, fuelled by the dictates of the actual site. Working on humanisation of the Chinese megalopolis of Shenzhen (urban requalification, 2006, competition), the town-planners this time planned on activating the principle of a “green” way there, a strip that you can only walk or cycle down, running intermodally through the city, taking you between various park type spaces scattered about here and there. Despite the apparent resemblances, this purpose-designed “infrascape” shares no common structural data with the “green canyon” at Orly. As a genuine plan added to the preexisting traffic plan, it is not a transfer of it but on the contrary a whole new network, a sum of lines of motion whose capillarity, to look at their layout, is equivalent to a second, mobile setup, following a model inspired from “CIAM” flow diagrams, distinguishing between traffic routes and pedestrian ways, only now rehumanised, no longer subscribing to authoritarian axial courses. In the case of Shenzhen, the logic at work in fact refers back, not to the application of a programme but to the layout of the old Chinese city, which has all gone in Shenzhen, with its fast and furious, “global” expansion and systematic conjunction of a landscape of expressways and massive towers planted in quick succession. Traditionally the city had footpaths from park to park, in an entrenched environment, running alongside the main thoroughfares, oblique, roundabout routes. That is what this strip or “infrascape” restores and makes possible when plugged into the existing layout.

Ideas on spatial structuring

You have to adapt, every time. In one case – Orly – it will be an urbanistic closing ranks formula, whereby the town is forcefully reasserted as such, to indicate the necessity, in a suburban town that has lost its centre. In the other case – Shenzhen – it will mean reactivating a datum specific to the local culture that got forgotten in the headlong rush to develop. Working in the field of urban planning requires us not to distinguish between on the one hand what derives from the building or sector to be urbanised and, on the other, from the environment in which it is set, which needs to be approached according to its history and its culture. The logic behind this is akin to that of an artist like Daniel Buren, who in the 1960s initiated *in situ* work with creations made from selfsame urban fabric, outside of the museum; how the art object looks in the existing space will depend on how the space itself looks; conversely, the town-planner’s intervention changes, alters the space. Architecture and urban planning both gain from dovetailing in a dialectical way. They are hinged together. This principle of completeness and reciprocity defines FGP’s “architecto-urbanistic” position: it is the effect, as far as possible, of the site-

specific merger, the “urban landscape” comes about through a data transfer, it is expressed seamlessly. Not that contrast is done away with altogether; it needs to play like a harmonious counterpoint, just the opposite of the sterile, out-of-place scheme.

Put this way, this option of integration may seem no big deal. Joining architecture and town planning end to end? Most architects and city planners would claim to be doing just that right now. All the same, what we actually see is two dominant and not very convincing models that continue to survive, contributing day after day to throw discredit on city “life”. One, derived from an antiquated view of the city, is content to develop the “street effect”, it ultimately plays off the small scale against the large scale, tolerating only withdrawn microcosms, the block wedded to the neighbourhood effect, as Le Corbusier might have said, the old “pack-donkey’s way” of culturalist urban planning (the closed block). The other, which fascinates the “global city” and its chaotic atmosphere, is particularly fond of add-ons taken out of context, hysterical construction injections – for sheer effect. Here the city gains from being turned into a spectacular surface with its selected poles focusing the attention – another form of discontinuity whereby these attractive “show” perimeters are designed to eclipse the banality of everything downtown that is not them, i.e. everything else... (the Bilbao Guggenheim effect). So we have fragmented living, dissociated, isolationist perimeters in the former case, neglected altogether in favour of the sight in the latter; but there is another way.

Professional architects who have strayed into the complex territory of “urban planning”, the sectarians will say about FGP, with the chartered city planners leading the way, unable to resist a touch of irony: they have seen it all so often before. And they even have the nerve to “deurbanise”, flouting the two mainstream models that mobilise *urbi et orbi* the cream of contemporary urban planning. In comparison with the current corporatism, the challenge facing FGP is no foregone conclusion. Not that there is no trade specific training for urban planners with the appropriate skills. Though somewhat controversial, examples from the recent past – Wright, Le Corbusier already mentioned in these pages, Niemeyer... – are evidence that the two functions are by no means incompatible, and that, whatever the scale of a project, they do not reject but bolster each other. Architect, urban planner, there is nothing unnatural about the merging of these two magisteria, it can even ensure a minimum of consistency – Joseph Paxton and London’s Great Victorian Way project, Raymond Lopez for Paris in the 1950s reviewed upstream by Bernard Lafay; more recently Ricardo Boffil in Montpellier’s Antigone district, and Rem Koolhaas in Euralille, etc. We may recall how the impetus for city planning, for FGP, is neither just professional (for all three architects, this is not their “day job”), nor strictly speaking cultural (feeling tradition-bound to “urbanise”). The choice to urbanise in their case comes from a desire, as we have said, for corrective involvement, the urbanistic landscape failing to satisfy their taste

as antennae-bearing architects capable of seeing beyond the bit of wall on the building they are designing. They were faced with the lack of any urban planning on the scale of the buildings they introduced on the square, thrown into the confusion of the “Age three” city (Christian de Portzamparc) like so many orphan objects deprived of any surroundings or having to put up with being set in the context of an unfinished environment, generally ruined by decades of incompetence or urbanistic U-turns. It was Henri Lefebvre who spoke a while back about a “right to the city” (the title of a book by this Marxist philosopher, published in 1968). In it Lefebvre pointed out the shortfall of urbanity resulting from so-called “progressive” urban planning (the Charter of Athens and its modern and neo-modern versions), responsible for oversized living units that did away with the street in favour of the avenue and the “view”, and the house in favour of collective proletarian rabbit-hutch type housing. In the same way, owing to a disappointing environment, FGP’s buildings lay claim to a “right to the city”, a right to a developed city in the sense of better integration of its parts, starting with its parts built in relation to each other. Wanted: consistency.

Urbatects

In around 1960, the architecture historian Bruno Zevi coined the portmanteau word “urbatecture”. What is “urbatecture”? It is a mixture of architecture and urban planning, says Zevi, arising from a *de facto* obligation for the designer of buildings, in the absence of anyone else to do this for him, to think of the city destined to receive them. “Brunelleschi, Michelangelo, Palladio, Borromini – i.e. the most famous exponents of Italian architecture – never devised a plan for a city, notes Bruno Zevi. And yet, despite this fact, Florence, Rome and Vicenze are still their work. This amounts to saying that, at times when urban planning is in crisis, it is architecture, relying on its own specific resources, that decides on how the city develops. In other words, it becomes “urbatecture⁴.”

This is a shrewd remark. It means basically that there is a connection between the crisis of urban planning and architectural voluntarism. The failure of urban planning is what forces architecture to mobilise, move beyond its normal field of action, play and take risks. FGP’s first public act is significant in this regard. There was no building or urban requalification scheme involved, but more prosaically, just an article in the press. It was an article that read somewhat like a gut reaction and caused quite a stir; in it the group stated its dislike for the forthcoming development of the Île Seguin, in Boulogne-Billancourt, the site of the former Renault plant that was made available following the entrepreneur François Pinault’s decision not to set up his contemporary art

4. Bruno Zevi, *Saper vedere l’architettura*, Einaudi, Torino 1948 (English translation, *Architecture as Space. How to look at Architecture*, Horizon Press, (New York 1957; Da Capo Press, New York, 1993).

foundation there. On a site where it was planned, fairly unanimously, to allow the building of luxury housing (a tempting proposition on this splendid island site, like a dreadnought lying at anchor in the Seine), FGP – in conjunction on this occasion with “a” (the present writer: *FGP(a)*) – for its part made out a strong case for setting up student halls of residence on the island. The reasons behind this choice were by no means frivolous, or based on stupidly belligerent prejudice. The site was particularly well-placed near two universities, Dauphine (Paris), and Nanterre; also a river shuttle service along the Seine to the universities of the Sorbonne, Jussieu and the 13th arrondissement then being developed offered the possibility of a low-cost and more environmentally friendly solution. “No Fun, No Risk” chorused “FGP”, a slogan that can be taken in two ways: first, you are just dying to play around with mainstream norms and representations, sometimes a risky game insofar as you are bound to come up against the Establishment, and will likely pay a heavy price for such impertinence, by getting turned down and then blacklisted. In this regard, the large number of competitions FGP have failed to win is not due to rejection on engineering grounds, still less incompetence. Without portraying FGP as victims, it is also due to their always making “risky” proposals, ever ready to go completely against the suggested programme, or to push it right to the limits suggested by the context, often challenging established practice. In a more conventional sense, “No Fun, No Risk” also stresses the playful dimension of creative work, just playfulness, the possibility of making the euphoric side-step we occasionally indulge in, with panache, sometimes also to let off steam (F**k you all!), really letting it rip. And if you fail to win the competition, so be it; at least it was an opportunity to avoid having to make unwanted compromises, and have a laugh at the academic constraint into the bargain.

“Urbatects”. Several FGP projects openly come under this adventurous “urbatecture”, born out of a deficit in urbanistic thinking. In the urban field, the group’s proposed setup for the new TGI (*Tribunal de Grande Instance* – High Court – Paris, competition, 2006), for a time located on the east side of Paris, along the lines into Austerlitz Railway Station, is thus a perfect example of fitting in with what is already there in an area that already has a powerful landmark in the Halle Freycinet market, a disused concrete shed of truly vast proportions previously used as a warehouse. The FGP project does not plan to pull it down, but just the opposite, requalification and tactical reallocation. The long covered market is to be kept and used as service road to the TGI’s vast hall of law courts, the actual court rooms to be placed in an overhang in the shape of three separate towers on intersecting concrete piles, the “Towers of the Jurisdictions”. The idea is for the new building to blend in as far as possible with the site in a way completely consistent with the surroundings, be it the landscape (the towers isolated against the Paris skyline, not far from the Bibliothèque François-Mitterrand) or the traffic routes, ensured by covered crossing spaces and footbridges out towards the Seine

and the Avenue de France alongside the future building. Far from being absurd, and though monumental in size, this “new palace in the sky of Paris” reinforces the site’s identity, in the direction of specular mimesis: the place takes shape. It also has the advantage of adding verticality to a rather languid sector, where horizontality is a challenge to the landscape (the “dreary plain” of the 13th arrondissement along the line of the Avenue de France), following a rebalancing principle. While architecture does not come first in this case, it still leaves the impression of qualifying and complementing city planning, of being on intimate terms with it. Reading between the lines, it does hint at what can be produced by “urbatecture” thinking ahead from the project stage when designing new inhabited perimeters – a mirror effect, placing urban planning and architecture on an equal footing, both feeding and feeding off the other – this in contrast with conventional zoning, with lots parcelled out and strung along one after the other, after the fashion of add-ons added on to add-ons, ignoring the principle of unity.

The urban landscape regained

Challenging the symbolic disorder, or any disorder for that matter: such is FGP or Cartesian urbatecture. There is a logic to everything. We can deconstruct, but provided we put back the pieces the right way up or so as to obtain the best possible environmental and ecosymbolic productivity. To re-mesh, yes, in the sense of maximum adaptation of the building to the site and the site to the building. There is nothing exuberant about this, no dramatic arm waving – and too bad for those who only appreciate superlative formulas in terms of their advertised level of difference, often downright irrelevancy by another name.

This by no means indicates anything boring, lack of daring, or extreme modernity, ecological in particular. The College of the Third Millennium presented by FGP (consultation, Oise, 2007), set in an open environment, is on a single ground floor level, with no expensive lifts, and with no recess type areas. Maximum fluidity (moving around) and controlled partitioning (following a course). Here the teaching units are brought together in the shape of separate rooms centred under a transparent dome with mechanically controlled openings to protect them all: the dome, handling ventilation and temperature of the covered site but still open to the daylight above, thereby substantially reducing fuel bills as well as producing a protective and elegant bubble effect. As most candidates see it, the housing estate project at Magny Le Hongre, in a rural suburban area (housing estate, Magny Le Hongre, 2006, competition) is treated like an ordinary estate of private homes: picking holes amid the wood in which the houses are set, for each owner an adjoining plot, in the conventional spirit of suburbia in English-speaking countries. FGP has a very different take on this: keep a broad section of the area as

woodland, and in it set a single service road in the form of a loop, and lastly dot the houses along it while leaving open large stretches of greenery in which to play, lose yourself, get a proper taste of country life; this maintenance of the wooded substrate also providing ecological protection (heat regulation, natural water drainage). The same daring tinged with maximum respect for the site is again to be seen in the FPG urban planning project for the coast of the island of Gran Canaria, south of Las Palmas (competition, 2006). The issue here is a familiar one: how to urbanise on the edge of the ocean, in a tourist area, without making the coast even more unsightly than the concrete jungle it already is? There are several solutions. One would be to carry on urbanising, gobbling up the surrounding land (in this case market-garden areas) – a deregulated, totally unambitious view. Another would be to delimit a concerted housing zone along the waterfront, the sector getting the most traffic, by radically dividing up the built-up area, the *ager* (cultivated areas) and the *saltus* (waste land) – a respectable but not very inventive view, contributing to partition the territory a little more than it already has been, and to split up its various activities and life forms. What this progressive, cultural approach has going for it is that it keeps alive the historical aspect of the landscape, and combines its different evolutions, with no one-on-one opposition between two development models, the one uniformly tourist-oriented, the other equally uniformly agrarian. FGP again chooses for the historical subsistence of the inherited landscape to defend the importance of intermingling and a degree of friction. The “Flowpolis” to come in this perimeter will not be a schizophrenic world in which the bathers ignore the farmers, but a “reliance” environment. “The density of the heavily built-up area accepted along our project’s coastal section makes other stretches of coastline elsewhere on the island available to be left in or returned to the wild state”.

Vindicating FGP’s working hypotheses, the requalification of the Marcel Saupin site in Nantes in 2008 came as a sort of acme. To start with, it cannot be gainsaid that it is an “impossible” location. Down by the Loire, a legend in the minds of the older generation of Nantes, stands the Stade Marcel Saupin, ancestor of the Beaujoire Stadium, the new home ground of one of France’s top football teams, nicknamed the “Canaries”. It is a problem location to say the least: the stadium runs very close to the banks of the Loire on its south side and is bordered by a canal outlet on the west side. It has cumbersome stands all around it, making it even more closed in. Lastly, a further difficulty was the complexity of the commission – to set up on the new site, in addition to a hotel, residences and offices, a House of Human Sciences and an Advanced Research Institute. What was to be done? FGP won this competition on the basis of a hunch that won over the panel of judges, namely that any buildings would have to be moved over to along the river’s edge, despite it seeming cramped for space. This of course meant a sure-fire balcony effect over the water, but also the possibility of spatial deployment longitudinally in keeping with

the horizontal quality of the river, in addition to enhanced sunlight for residents and users. Furthermore, this linear positioning along the river bank, although narrow, made it possible to leave the legendary football pitch untouched, as well as the actual stadium itself, keeping the terraces on the northern side. “The site is on a balcony over the Loire, in the confluence with the Saint-Félix Canal. So there is a relationship with the larger landscape that is out of the ordinary. The starting point was these three problems – the street block built around a big field, the preservation of a symbolic location, and the great view of the scenery – when we started to work on the empty space and its qualities, by completely surrounding the pitch with buildings on all four sides, and not only on the east and west sides as we were initially asked to do”. The end result? Rising up out of the ground, and officially opened in the autumn of 2008, a very singular built-up landscape, standing above the Loire, with its reflection in the water. The actual buildings set in place by FGP, again featuring differences in scale (a fifty meter high tower, various different shapes and sizes), makes sure to avoid forming a frontage, with optical passages and a calculated skyline effect automatically ruling out any architectural authoritarianism, any Pompei-type temptation. A mixed bag of buildings large and small but forming a whole, all fitting together into a setting whose past history lingers on, instead of some large, pretentious, levelling machine.

The eternal return of the qualitative

Back in 1452, Leon Battista Alberti set out in his well-known *Re aedificatoria* three concrete requirements for the building designer: “necessity”, “convenience”, “sensual delight” – an entrepreneur who, already for Alberti, was to do more than just design buildings, but also be concerned actually with the living environment in which the buildings were to be set. Once they are tied in with what architecture and urban planning owe to the user, these three requirements provide the foundation for a very basic grammar, to be sure, but for all that an extremely effective one. “Necessity”, “convenience”, “sensual delight”, three terms that can be translated into the language of today by “site-specific”, “environmentally-friendly quality of life”, and “aesthetic pleasure”. This conceptual triad, shot through with common sense, is truly no less relevant today. It gauges the work of the urban-planner and brings him back to the only acceptable yardstick, all things considered, once paper programmes and all kinds of ego trips have had their day, that of the human scale and expectations of ever greater well-being, while taking care of the environment as far as possible. This basically amounts to a description of the FGP option.

Academic (Faculty of Arts, Amiens) and contributor, inter alia, to the journals *Art press* and *Archistorm*, **Paul Ardenne** has authored several books on current aesthetics: *Art, l'âge contemporain* (1997), *L'Art dans son moment politique* (2000), *L'Image Corps* (2001), *Un Art contextuel* (2002), *Portraiturés* (2003), in addition to various architect monographs, an essay on contemporary urbanity, *Terre habitée* (2005), and two novels. Other publications: *Extrême - Esthétiques de la limite dépassée* (2006), *Images-Monde. De l'événement au documentaire* (with Régis Durand, 2007), *À Flux tendu. La création plastique au tournant du XXI^e siècle* (2009).